
Réflexions sur Enver Hoxha



et le Parti du Travail d'Albanie

Le PTA vient juste de publier un nouveau livre du «grand marxiste-léniniste» Enver Hoxha. Intitulé «Réflexions sur la Chine», ce livre est supposément une compilation d'extraits du journal politique d'Hoxha de 1962 à 1972. On a annoncé la parution du volume II couvrant les années 1972 à 1977. En ce qui concerne l'authenticité de cet ouvrage, nous considérons qu'il est probablement plus ou moins semblable au manuscrit d'origine, bien que le PTA l'a sûrement remanié d'additions et de suppressions.

Hoxha et ses consorts ne font pas de grands efforts dans cet ouvrage pour tenir haut le masque du «marxisme-léninisme pur», ce qui est devenu leur spécialité. Peut-être qu'après avoir absorbé Bains et son réseau international pour la contre-révolution, Hoxha a décidé que la lutte contre les révisionnistes chinois sur les «principes» et la «pureté» du soi-disant marxisme-léninisme des Albanais, est terminée; que le seul point faible à leur armure c'est de ne pas avoir rompu avec la Chine plus tôt. Ce livre a pour but de montrer qu'ils ont toujours été soupçonneux à l'égard de la Chine et que seule la dialectique les a empêchés de scissionner avant. Dans la préface de ce livre on dit au lecteur qu'il doit «comprendre la manière dont nous avons pris connaissance de la ligne chinoise ainsi que la dialectique des attitudes marxistes-léninistes du Parti du Travail d'Albanie» (Hoxha, *Réflexions sur la Chine*, Tirana 1979, p. 4). Comme nous allons le voir cette «dialectique» n'est rien de plus que les tours et les détours usuels de la politocaille bourgeoise.

Ainsi nous apprenons plusieurs choses intéressantes dans ce livre. Nous voyons la pensée des centristes à l'oeuvre dans le privé, loin des exigences de la formalité, i.e. dans plus de 750 pages d'extraits de ce journal il n'y a virtuellement pas de références aux oeuvres ou aux pensées de Marx, Engels, Lénine

ou Staline et très peu de choses qui pourraient passer même comme des tentatives d'entrer dans le cadre des principes du marxisme-léninisme. Du début jusqu'à la fin nous n'y trouvons pas autre chose que la manipulation, les basses calomnies, l'empressement à lècher les bottes qu'on fait passer pour de la fraternité, et la sentimentalité sans fin au sujet des bons gars (les Albanais, supposément les marxistes-léninistes) qui ont fini par gagner.

Le contenu politique est une confession interminable de vacillation et de rationalisation i.e. le centrisme. C'est une longueur de plus à la longue corde avec laquelle ils seront pendus.

Se peut-il que la Chine soit révisionniste?

Il est clair dès le tout début de l'«amitié albanaise-chinoise» que les Albanais avaient toute l'information nécessaire à de véritables marxistes-léninistes pour conclure que les Chinois étaient révisionnistes et qu'on devait scissionner d'avec eux. Hoxha fournit l'information qui suit pour montrer qu'ils ont toujours été «suspenseux» à l'égard des Chinois, mais il se condamne en même temps.

Déjà en 1962 la Chine exerça une pression économique chauvine sur l'Albanie comme nous l'apprenons de la «réflexion» du 4 juillet 1962. A la suite d'une divergence sur des tactiques politiques, Hoxha observe: «A la rencontre qu'il a eue avec nos camarades, Chou En-laï leur a dit que la Chine aurait du mal à nous fournir tout ce que prévoient les accords signés. Nos camarades ont manifesté leur opposition à cette attitude, car la pression économique est dans l'air» (p. 27). Vraiment! Il était clair pour Hoxha en juillet 1963 que les Chinois ressemblaient beaucoup à Khrouchtchev quand il les caractérise de cette manière: «Les Chinois disent aujourd'hui de Khrouchtchev ce que Khrouchtchev disait hier de Tito: 'C'est un ennemi, un cheval de Troie, mais nous ne devons pas le laisser passer dans le camp adverse, capituler'...» (p. 49). Et pendant plus de 13 ans Hoxha s'est agenouillé devant Mao juste comme Mao s'est agenouillé devant Khrouchtchev et Khrouchtchev devant Tito.

La période de 1963 jusqu'à la fin de 1964 est une période de grande vacillation de la part des Chinois, s'entretenant premièrement avec Khrouchtchev puis renouant avec Brejnev après la chute de Khrouchtchev. Les commentaires d'Hoxha pendant cette période sont particulièrement clairs, par exemple, en ce qui a trait au large front anti-impérialiste désiré par les Chinois on trouve: «Et les révisionnistes modernes... avec qui il nous est demandé de former 'des alliances'... lutteraient-ils pour le socialisme (etc.)? Il faut être révisionniste pour le prétendre. Les

marxistes affirment que les révisionnistes sont et demeureront toujours des antirévolutionnaires, des antimarxistes... Alors former un 'front anti-impérialiste avec les révisionnistes modernes' cela signifie pour les marxistes-léninistes se muer en des 'dons Quichottes'... Il n'y a que les révisionnistes modernes pour se battre comme des dons Quichottes contre l'impérialisme. Si l'on entend mener un combat de ce genre, alors naturellement, 'le front anti-impérialiste avec les révisionnistes modernes' est possible et réalisable... Si l'on a cette idée, on n'est plus marxiste, mais révisionniste» (pp. 127-128). Quelques jours plus tard on trouve la reconnaissance que toute la ligne chinoise est complètement pourrie: «Les vues de Chou En-laï exprimées au nom du Comité central du Parti communiste chinois sur le renversement de Khrouchtchev, sur les hommes qui l'ont évincé, sur leurs buts et leur politique future, sur l'unité du mouvement communiste international, sur l'unité du camp socialiste et sur la pratique et la ligne que nous devons suivre dans la lutte contre l'impérialisme et le révisionnisme moderne, autant d'orientations clés de la situation nouvelle qui s'est créée, sont, à mon sens, très confuses, hésitantes, conciliantes et opportunistes d'un bout à l'autre (pour ne pas user pour le moment de qualificatifs plus forts)... elles sont révisionnistes de fond en comble, elles sont antimarxistes, capitularde, elles conduisent dans la voie de la trahison au marxisme-léninisme» (p. 132). Quels sont «les qualificatifs plus forts» qu'Hoxha veut éviter? Ils ne peuvent être que les mots qu'écrirait automatiquement un vrai marxiste-léniniste, les mots exprimant la nécessité de rompre avec ce révisionnisme.

Même dans ses moments les plus audacieux, Hoxha doit trouver le temps de gémir au sujet de la froideur des Chinois vis-à-vis des Albanais, et nous le voyons alors commenter dans la même «réflexion» que (en dépit de leur révisionnisme) «formellement, ils se devaient de respecter ces formes amicales à l'égard d'un allié avec lequel ils ont combattu côte à côte» (p. 135). Hoxha peut accepter le révisionnisme mais pas le manque d'amitié...! Bien entendu ceux qui cessent d'être «amis», cessent de donner de l'aide.

Et puisque les révisionnistes chinois avaient un horaire légèrement différent des Albanais pour traiter leur contradiction nationale avec les Russes, on retrouve une grande impatience des Albanais à l'égard des Chinois. Dans une «réflexion» intitulée «La tactique de l' 'Attente' cache une forte dose d'opportunisme» Hoxha dit: «Cette tactique nouvelle, soi-disant raisonnable, d'attente, de patience, des camarades chinois, dissimule une forte dose d'opportunisme, un esprit optimiste, des espoirs

non fondés, et aussi la confiance que les dirigeants soviétiques actuels opéreront graduellement un tournant. ... Or, les Chinois veulent précisément étouffer, passer sous silence cette seconde question. Enfreindre les principes sur des questions aussi fondamentales, agir de cette manière, c'est agir en antimarxiste, c'est une trahison» (pp. 153, 156). Mais les Albanais n'ont pas agi différemment vis-à-vis du révisionnisme chinois: à la fin d'une «réflexion» de 1964 intitulée «Les Chinois commettent des erreurs grossières et intolérables», Hoxha pense encore «Nous devons attendre et voir» (p. 83). Douze ans ont passé et il était encore en train «d'attendre et de voir» espérant sans aucun doute retirer quelque profit de la lutte de pouvoir après la mort de Mao. Comment des marxistes-léninistes pouvaient-ils ne pas rompre avec un révisionnisme aussi évident. De véritables marxistes-léninistes l'auraient fait; mais aucune accumulation de faits n'a amené les faux «marxistes-léninistes» du PTA à rompre avec la Chine. Un seul fait pouvait y arriver: la coupure de l'aide et l'intensification du sabotage économique qui l'a précédée (le bon «qualitatif», pouvons nous supposer, du point de vue très dialectique d'Enver Hoxha).

Hoxha s'explique la «Révolution Culturelle»

Les Chinois ont finalement considéré la rupture avec les Russes comme une nécessité. Selon Hoxha: «c'est une grande victoire pour le mouvement communiste international». Il continue «nous avons espéré que les erreurs mêmes des ennemis amèneraient les amis à se corriger et à ne pas se fourvoyer davantage. Pratiquement, par leurs attitudes félonnes, arrogantes, offensantes, les révisionnistes nous ont aidés, ils ont fait perdre tout espoir aux camarades chinois, les ont fait revenir dans la bonne voie. ...» (p. 197). Est-ce que les Chinois ont cessé d'être révisionnistes? Eh bien, il semble que c'est le cas selon Hoxha; mais cela n'est pas dû au fait qu'ils se sont emparés du marxisme-léninisme, au contraire: grand merci aux révisionnistes russes qui «ont fait perdre tout espoir aux camarades chinois, les ont fait revenir dans la bonne voie».

Cela est tiré de la dernière «réflexion» de 1964. Nous allons sauter par-dessus 1965 et présenter les séries de «réflexions» les plus absurdes et les plus dégoûtantes de ce livre, celles qui traitent de la soi-disant «révolution culturelle» en Chine. Entre 1966 et 1968, il est très amusant de voir Hoxha se tortiller, se contredire pour essayer de et trouver une interprétation acceptable de cet événement bizarre. Au début, Hoxha est en mesure de le considérer d'un point de vue aussi critique que la presse bourgeoise de l'Ouest et les révisionnistes russes. Il parle de

«cette propagande frénétique, qui sort de la normale, qui n'est pas marxiste»; il pose la question «A-t-on affaire à des marxistes ou à des fanatiques religieux?»; il se réfère à eux comme ayant «substitué au marxisme-léninisme 'la pensée de Mao Tsé-toung'» (p. 240) et aux «événements étranges et néfastes pour la grande cause du communisme» (p. 249); et il ridiculise le culte de Mao: «tout s'identifie à Mao, tout a été fait par Mao, la propagande chinoise le présente comme un «dieu», comme un être «infaillible»... Mao a supplanté le parti, et la pensée de Mao a supplanté le marxisme-léninisme» p. 301).

Mais à travers tout cela, Hoxha considère toujours Mao comme un marxiste-léniniste. Ainsi, «les oeuvres de Mao doivent être lues, elles doivent être étudiées»... (p. 258). Il semble qu'il ait espéré que le culte de Mao soit renversé par l'étude de Mao: «ce que j'espère, c'est que les idées de Mao, en étant lues et étudiées par les masses des communistes et le peuple, indépendamment des formes et des méthodes erronnées employées, et surtout de l'esprit mystique et idéaliste qui les imprègne, deviendront un contre-poids redoutables pour les révisionnistes modernes camouflés, quels qu'ils soient» (p. 259).

On peut supposer qu'Hoxha lui-même a consacré du temps à l'étude de Mao, ou peut-être a-t-il été flatté par le fait que Mao, contrairement à avant, a semblé prêt à le considérer et à considérer sérieusement ses «positions marxistes-léninistes», puisque, comme les Albanais le mentionnent, Mao leur a demandé «personnellement» de l'appuyer dans la «révolution culturelle». Parce que, «petit à petit», Hoxha s'est convaincu que «petit à petit, toute cette révolution s'encadre dans les normes que, dès ses débuts, nous avions jugées devoir être les siennes» (p. 341) et «la Révolution Culturelle en Chine se développe avec succès, et la dénonciation des éléments révisionnistes (etc.)...» (p. 350). Toutes ces vacillations culminent dans une «réflexion» majeure, le 22 janvier 1968, où Hoxha récite sa leçon maoïste (d'une manière critique, bien sûr). Alors qu'Hoxha écrivait auparavant «il est un autre élément anormal qui frappe: ce sont les écoliers et les étudiants qui y ont l'initiative et qui en portent le drapeau... mais ce qui est plus sérieux c'est que la participation de la classe ouvrière ne se fait pas sentir» (p. 274); il a aussi critiqué Mao pour s'être servi de l'armée plutôt que du parti prolétarien, mais maintenant c'est une histoire différente: «Mao, conscient de la faiblesse de sa position dans le parti et dans l'administration d'Etat, mais disposant de l'armée comme d'une réserve sûre et fort de son autorité auprès des masses et de l'amour que celles-ci lui vouaient à lui, au communisme et au socialisme, souleva les masses de la jeunesse dans la Révolution

Culturelle». En ce qui concerne la classe ouvrière: «Apparemment, Mao a pensé que s'il soulevait la classe ouvrière dans la révolution, il y aurait à craindre des affrontements, même armés, entre les ouvriers et la 'garde rouge', (!!!) ce qui aurait rendu nécessaire l'intervention de l'armée de la classe ouvrière et de sa dictature, avec le risque que 'les pousses saines ne soient arrachées en même temps que les mauvaises herbes'» (p. 430). En ce qui concerne le culte de Mao: «Peut-être les moments critiques que traversait la Chine, peut-être le fait que le Parti communiste chinois était non seulement désorienté, mais aussi aux mains des révisionnistes, ont-ils incité Mao à permettre que son nom et son autorité soient exaltés à ce point pour mobiliser les saines énergies révolutionnaires des masses et lancer celles-ci dans la révolution. Sinon la Chine aurait été perdue. Je ne sais à quel point cette exaltation extrême du culte de Mao peut être justifiée, bien que, à mes yeux, cette façon de gonfler ce culte n'a rien de marxiste» (p. 434). Rien de marxiste, mais justifiable jusqu'à un certain point (bourgeois).

Dans cette série d'extraits, nous avons rencontré un exemple particulièrement intéressant de la perpétuelle vacillation centriste du PTA à l'égard des Chinois, du même genre que celle dont ils accusaient les Chinois à l'égard de Khrouchtchev. Dans une «réflexion» datée du 14 juillet 1967, Hoxha fulmine contre l'exportation de la «révolution culturelle». Mais il oublie sa directive, issue quelques mois plus tôt (le 12 janvier 1967) qui démontre que les Albanais ont été parmi l'avant-garde de cette exportation. Dans cette «réflexion» intitulée «Appuyons les justes objectifs de la Révolution Culturelle en Chine», Hoxha fait le commentaire suivant: «Il nous appartient d'intensifier encore davantage notre propagande à l'appui de la Chine... Dans presque toutes nos émissions en langues étrangères, il faut que l'on parle de la situation réelle en Chine, que l'on soutienne cette réalité... contre les révisionnistes modernes et la propagande bourgeoise, qui poussent les hauts cris contre la Chine pour tromper l'opinion mondiale. En ces moments, il nous incombe une tâche particulièrement importante, celle de propager sous leur vrai jour les objectifs fondamentaux de la Révolution Culturelle prolétarienne chinoise et de les présenter comme un exemple de lutte aux marxistes-léninistes révolutionnaires d'Europe et d'ailleurs afin qu'ils combattent et abattent les cliques révisionnistes au pouvoir» (p. 358). En dépit de l'effort apparent d'Hoxha à restreindre la possibilité d'application de la «révolution culturelle» aux endroits où des cliques révisionnistes sont au pouvoir, son motif essentiel est clair: l'exportation massive de la «révolution culturelle!... Nous retrouvons ici le premier

lien direct entre Hoxha et le très maoïste Bains de cette période*, ce grossier parasite du mouvement étudiant au Canada qui, sous le prétexte de l'application universelle de la «révolution culturelle», s'est servi de la jeunesse petite-bourgeoise fourvoyée comme base pour construire sa capacité de pénétration du mouvement ouvrier au Canada.

Loin d'être applicable universellement, loin d'être applicable nulle part à l'extérieur de la Chine, la «révolution culturelle» n'était même pas applicable en Chine, d'un point de vue prolétarien. Quel était donc le caractère de la relation entre les Albanais et les Chinois à ce moment-là? Toute cette période qui voit Hoxha aller de la surprise et du rejet de la révolution culturelle à l'acceptation de celle-ci est une période où les Chinois ont été plus chaleureuses jusqu'à ce qu'elles cessent en août 1967, juste contacts plus fréquents. Enfin, c'est Hoxha qui réfléchit, les Chinois vont passer plus de temps à écouter ses «positions marxistes-léninistes». Les «réflexions» deviennent de plus en plus chaleureuses jusqu'à ce qu'elles cessent en Août 1967, juste au moment où allait avoir lieu une rencontre importante entre les Chinois et les Albanais. Elle ne sont pas reprises avant janvier 1968, au moment où les choses commencent à se refroidir encore une fois. Nous avons mentionné précédemment que ce journal avait été manipulé avec des ajouts et des retraites; nous ne pouvons qu'assumer que ces «réflexions» étaient tout simplement trop embarrassantes, par leur maoïsme, pour être publiées.

Une seule ligne: l'amitié avec le révisionnisme

Que pouvons-nous retirer brièvement de ce journal, en ce qui concerne la «lutte» du PTA contre le révisionnisme? Hoxha et le PTA sont les maîtres de l'art de «ne pas rendre antagoniques des contradictions non antagoniques», c'est-à-dire de concilier avec le révisionnisme. Les révisionnistes avérés peuvent faire tout ce qu'ils veulent, mais tant qu'ils n'attaqueront pas publiquement l'Albanie, tant qu'ils continueront à lui apporter de l'aide et à lui permettre un certain degré d'indépendance, Hoxha continuera à présenter ses vues de façon privée (c'est tout ce qu'il demande), et «tout s'éclaircira en notre faveur, en faveur du marxisme-léninisme», (p. 25) à la fin. Le PTA ne rompt avec le révisionnisme que lorsque celui-ci rompt avec lui. Tel est le style du révisionnisme «centriste» par rapport au révisionnisme plus ouvert.

*Un autre des premiers liens que l'on peut trouver, c'est l'affection étrange, mais pas si étrange, de Hoxha pour Lin Piao. Hoxha tergiverse beaucoup, mais il est clair dans ses «réflexions» sur le sujet, qu'il soupçonne que Lin Piao a été purgé parce que, comme les Albanais, il s'opposait à la visite de Nixon.

Et qu'il soit établi clairement qu'il ne s'agit pas de simple vacillation, c'est-à-dire de l'action de marxistes-léninistes confus et inconsistants, pas plus que ce n'était le cas de l'attitude chinoise vis-à-vis de l'Union soviétique. En fait, une telle attitude était, selon Hoxha en 1972, la ligne du PTA lui-même. Dans un passage traitant de la froideur chinoise à l'égard des Albanais, ce «boycottage politique révisionniste de la Chine contre nous» doit être contré de la façon suivante: «de notre côté, nous renforcerons notre ligne, nous montrerons toute la sincérité de notre amitié pour le peuple chinois frère et allié. Mais nous ne cesserons jamais la lutte contre l'impérialisme américain et le révisionnisme moderne. Si la Chine s'abouche avec l'impérialisme américain, alors bien entendu les contradictions et la lutte entre elle et nous iront grandissant. C'est une éventualité que nous ne souhaitons en aucune manière, mais si elle prend corps, nous lutterons et nous la surmonterons, nous défendrons notre ligne marxiste-léniniste et nous vaincrons» (p. 726). L'amitié est la ligne littérale du PTA, sans égard au fait, reconnu dans sa définition du boycottage, que la Chine est révisionniste. La ligne albanaise est la suivante: voilà la grande puissance avec laquelle nous avons décidé de nous allier; ce sont les relations de la Chine avec l'impérialisme américain, et non son révisionnisme, qui peuvent mener à une rupture. Quatre jours plus tard, Hoxha affirme de façon encore plus explicite que la ligne du PTA, ligne d'alliance avec la Chine, n'a rien à voir avec les principes. Refusant de faire l'éloge des Chinois à propos de la visite de Nixon, il déclare: «Nous ne le ferons jamais. Alors, Que ferons-nous? Nous continuerons de NOUS EN TENIR À NOTRE LIGNE, DE RESPECTER NOTRE AMITIÉ, malgré ce grand désaccord sur les principes» (p. 729). Et pour être clair comme du cristal devant les quelques «gauchistes» naïfs qui pourraient ne pas comprendre vraiment la ligne, et qui pourraient penser que la Chine a plus besoin de justesse idéologique que de léchage de bottes, Hoxha conseille: «Il se peut aussi que quelque esprit rigide parmi nos camarades, qui ne comprend pas correctement La ligne de notre Parti, dise: 'Nous, Albanais, avons idéologiquement raison sur ce problème, c'est la Chine qui a besoin de nous'. CELA N'EST PAS CONFORME A NOTRE LIGNE» (p. 729). Hoxha poursuit avec ce chef-d'oeuvre de centrisme et d'ambiguïté: «c'est pourquoi j'ai donné aux camarades de notre ministère des Affaires étrangères et à d'autres l'instruction de ne pas céder sur les principes, mais de se montrer proches, courtois et sincères dans leurs contacts avec les camarades chinois. Qu'ils ne soient pas opportunistes; lorsqu'il s'agit d'exprimer leur opinion sur un problème de ligne, qu'ils défendent notre ligne, CAR C'EST SUIVANT CETTE LIGNE QUE NOUS CON-

CEVONS AUSSI L'AMITIÉ ALBANO-CHINOISE...» (p. 729-730). Les trois points de suspension sont de Hoxha. Nous n'avons d'autre choix que de nous imaginer quel opportunisme encore plus flagrant il a choisi de passer sous silence.

Hoxha: le meilleur défenseur du «second monde»

Hoxha lui-même met tout le temps fin à la prétention du PTA d'avoir toujours été contre la théorie des «trois mondes». Ce à quoi Hoxha s'objecte, c'est de ne pas forger de façon appropriée l'alliance du «tiers monde» et du «second monde» et de trop se fier au «premier monde», en particulier l'impérialisme américain. Ainsi: «Nous estimons que la rencontre avec Nixon n'était pas opportune» («dans les conditions où elle a eu lieu!»), «alors que celle avec les Japonais l'était, qu'elle était favorable à la Chine et défavorable aux Etats-Unis et à l'Union soviétique» (p. 801). Si le lecteur croit que cette opinion est accompagnée de quelque profonde analyse marxiste-léniniste des relations entre pays socialistes et pays impérialistes, il sera déçu. On offre peu de raisonnement, à part: «ces... actions politiques sont de nature à renforcer les positions de la Chine dans l'arène internationale, à approfondir réellement les contradictions entre le Japon et les Etats-Unis, d'une part, entre le Japon et l'Union soviétique, d'autre part, ce qui est tout à l'avantage de la Chine» (p. 800). «Renforcer la révolution» n'est pas mentionné, et Hoxha ne l'a pas à l'esprit. Hoxha a en tête de jouer sur les contradictions de l'ennemi dans un sens purement bourgeois — exactement ce pourquoi il avait, récemment, critiqué les Chinois. Ses commentaires sur la façon dont la Chine devrait traiter avec le Japon, l'Inde et d'autres pays sont exactement ce que disent aujourd'hui les théoriciens déclarés des «trois mondes». Et ce passage, de 1972, n'est rien de nouveau. Hoxha a contribué à développer la théorie des «trois mondes» depuis le début, depuis qu'il a «exprimé il y a longtemps ces points de vue (en ce qui a trait au Japon, etc., — U.B.) aux camarades chinois...» (ibid.)

Et ainsi donc, si nous regardons en arrière, la période de l'isolement chinois au cours de la «révolution culturelle», la période où Hoxha commence à faire la morale aux Chinois sur de tels sujets (ses «vues marxistes-léninistes»), nous découvrons que «toute cette erreur (des Chinois — U.B.) réside dans le fait que, bien qu'ils affirment qu'il convient de renforcer les liens avec les peuples, ils n'ont pas trouvé la voie pour atteindre cet objectif. Ces liens ne peuvent être réalisés par la voie de la subversion et sans que soient trouvées les failles dans les directions capitalistes de ces pays. Et ce sont ces failles qui doivent être mises à profit» (p. 402). Hoxha oppose à la subversion

(laquelle était incorrecte de la façon dont les Chinois s'y prenaient, mais qui est acceptable en tant que tactique révolutionnaire) le complot diplomatique! Et Hoxha veut savoir pourquoi les Chinois ne forgent pas correctement leur alliance avec la partie arabe du «tiers monde» (quel que soit le gouvernement, évidemment), comme l'ont fait les Albanais: «lorsque Nasser a sollicité son aide, la Chine la lui a immédiatement accordée... Nous estimons qu'il aurait fallu trouver les moyens de populariser l'aide et le soutien prêtés aux peuples arabes. Mais quels moyens? Un des moyens à employer dans ce sens consisterait à mettre à profit les liens et l'amitié qui existent entre le peuple albanais et les peuples arabes. Mais les Chinois songent-ils à mettre à profit ces liens et la confiance des Arabes dans le peuple albanais et dans la politique de principe de l'Albanie socialiste pour raffermir l'amitié et la collaboration entre nos pays, la Chine et l'Albanie, et ces peuples? Nullement! Nous le leur proposons, ils ne répondent pas» (pp. 402-03).

Mais, pour revenir à 1972, Hoxha, comme les Chinois, est quelque peu «confus», lui aussi, lorsque vient le temps de parler du «premier monde», même de l'impérialisme américain. Récemment les Albanais ont présenté leur condamnation du rapprochement avec les Etats-Unis, symbolisé par la visite de Nixon, comme une question de principe. Mais ce n'était pas le cas à l'époque, leur désaccord avec les Chinois à cet égard était plutôt une question de forme et d'à propos. Ainsi, tout d'abord, «nous n'avions rien contre des entretiens éventuels entre la Chine et les Etats-Unis, mais ces conversations devaient avoir lieu sur un pied d'égalité: d'abord, il fallait que la République Populaire de Chine fût reconnue comme le seul Etat légal, que les relations diplomatiques fussent établies et le problème de Taiwan réglé. Deuxièmement, la conjoncture n'était pas favorable à la visite de Nixon, car les Etats-Unis avec celui-ci à leur tête agissent en agresseurs au Vietnam et ailleurs, et sa visite renforcerait ses positions avant les élections» (p. 797). Les seuls problèmes en étaient de considérations tactiques. A cette époque, les circonstances ne se prêtaient pas à cette visite, parce que les Etats-Unis étaient impliqués dans une agression, comme si, en tant que puissance impérialiste, ils pouvaient soudainement devenir pacifiques dans «d'autres circonstances». Mais le summum, c'est la seconde raison donnée pour laquelle Nixon n'aurait pas dû être reçu, à savoir que cela l'aurait renforcé aux élections. Hoxha est prêt à «mettre à profit les failles entre les dirigeants capitalistes», au point de prendre parti dans les élections américaines! Il ne fait pas de doute que les Albanais auraient préféré George McGovern, l'impérialiste «pacifique» qui

voulait le retrait du Vietnam. Si McGovern avait été élu, les Albanais pourraient aujourd'hui faire front commun avec les Américains tout comme les Vietnamiens, dans une incursion au Cambodge! (McGovern, qui était une colombe en ce qui concernait le Vietnam, est devenu un faucon à propos du Cambodge).

De peur qu'il ne subsiste le moindre doute sur le fait que les Albanais n'étaient pas contre l'établissement de relations diplomatiques avec les Américains, ce qu'ils présentent maintenant comme une question de principe, nous lisons la déclaration suivante: «... Vous devez donc bien nous comprendre. NOUS N'AVONS JAMAIS EU, NOUS N'AVONS NI N'AURONS JAMAIS rien de contraire à ce que la grande Chine discute et noue des relations diplomatiques avec qui elle veut, même avec l'impérialisme américain. Mais, lorsqu'il s'agit de modifier une tactique, et, à plus forte raison, la stratégie à l'égard de l'impérialisme américain, nous estimons que des consultations entre amis proches sont nécessaires pour bien peser les avantages et les inconvénients de la démarche à entreprendre, lorsque cette démarche est appelée à avoir des effets considérables et un grand retentissement sur le plan international (pp. 592-93). Nous avons ici un autre exemple des «autres circonstances» qui auraient pu rendre acceptable pour l'Albanie le rapprochement sino-américain: si on les avait inclus dans le marché!

Mais il y a beaucoup plus qui révèle la dégoûtante politocaille bourgeoise égoïste du PTA au niveau international. Examinons ce que Hoxha a à dire à propos des pays du «tiers monde», des «pays non alignés», ou des pays «neutres», comme il les appelle à l'occasion dans son livre. (Hoxha met le mot «neutres» entre guillemets, indiquant quelque malaise centriste face à ce concept, mais l'essence politique, selon laquelle ces pays peuvent être manipulés comme s'ils étaient réellement, ou pouvaient être, neutres, est claire. D'un côté nous avons Hoxha semblant adopter une attitude de principe à l'égard de la Yougoslavie après que les Chinois aient avisé l'Albanie de s'allier un peu plus avec ce pays: «conseiller à un parti frère et à un Etat frère, une telle alliance avec le titisme, parce que dans les circonstances actuelles il a, avec les Soviétiques, quelques divergences, qui seront facilement aplanies demain, ou espérer que le titisme peut servir de 'cheval de Troie' pour pénétrer dans le 'tiers monde', tout cela n'est que stratégie et tactique relevant d'une politique bourgeoise» (pp. 447-48). Toutefois, le «principe» passe par-dessus bord quand il s'agit de la scène internationale plus vaste, et Hoxha fait la morale aux Chinois pour n'être pas assez agressifs, pour agir précisément de la façon mentionnée ci-haut. Son «cheval de Troie» favori, c'est Cuba: «Que

pensent les camarades chinois de la question de Cuba? Ne serait-il pas temps que, tout en préservant nos principes (bien sûr! — UB), ils bougent un peu de leurs positions rigides à son égard, en ces moments-ci, alors que Castro a des contradictions avec les Soviétiques, avec les capitalistes des pays de l'Amérique latine et, comme toujours, avec les Etats-Unis? Nous savons bien qui est Castro... Mais le fait est que malgré la situation économique très difficile dans laquelle se trouve son pays, il résiste dans une certaine mesure et à sa manière tant aux Soviétiques qu'aux Américains et appelle à la «révolution mondiale»... Le fait est qu'à certains indices on a l'impression qu'il veut se rapprocher de nous, qu'il a besoin de nous... Certes, Castro n'est pas un pur, mais on ne peut le comparer à certains dirigeants coréens et roumains» (pp. 406-07). D'ailleurs, Castro est «réellement» neutre, non pas comme les Yougoslaves qui peuvent bien n'importe quand «aplanir leurs contradictions» avec l'Union soviétique. Mais l'histoire a confirmé ce qui aurait été évident pour de véritables marxistes-léninistes en 1967 (date de ces passages). La Yougoslavie était et demeure l'agent de l'impérialisme américain dans le soi-disant «mouvement non aligné», et Cuba était l'agent de l'impérialisme russe et, en dépit de la contradiction avec les Russes, que Hoxha considère comme tellement profonde, il est devenu l'agent des Russes à un degré encore plus grand et plus vicieux.

Mais la contradiction nationale entre l'Albanie et la Yougoslavie n'est pas le seul facteur qui joue ici, qui conduit à une divergence de point de vue. Hoxha savait très bien que la Yougoslavie se terrait fermement dans le camp américain et que ses contradictions avec l'Union soviétique, qui pouvaient «être aplanies», ne constituaient pas le hic. (Dans le même passage, il fait référence à Tito en tant qu'«agent fieffé et déclaré des impérialistes américains...» (p. 446) Ce qui se révèle ici et ailleurs dans le livre, c'est une préférence de longue date pour l'impérialisme russe sur l'impérialisme américain. Ainsi, c'est l'impérialisme américain, seul, qui constitue le principal ennemi dans le monde, dès 1972. («Notre Parti n'a donc cessé ni ne cessera jamais la lutte contre l'impérialisme mondial et particulièrement contre l'impérialisme américain, l'ennemi numéro un des peuples». pp. 703-04) Remontant jusqu'à 1968, nous voyons Hoxha argumenter contre la tendance des Chinois à voir dans la Russie le danger principal. Il donne plusieurs raisons, qui toutes ont encore cours aujourd'hui, menant à cette conclusion: «Si l'on considère la question sous cet angle, il apparaît que l'Union soviétique n'est pas la plus forte, mais au contraire la plus faible des deux puissances impérialistes, car elle a des frontières beau-

coup plus étendues à défendre, des alliés instables, et qu'elle cherche à arracher à son partenaire impérialiste, les Etats-Unis d'Amérique, la suprématie et la domination mondiales» (pp. 450-51). Cette phrase est en caractères gras dans l'original). De plus, si l'on retourne à 1972, «nous soutenons la thèse (sic) selon laquelle actuellement l'Union soviétique craint une guerre mondiale...» (p. 798)

C'est cet ancien raisonnement du PTA qui le conduit aujourd'hui à des alliances ouvertes avec des fantoches de l'Union soviétique comme les Vietnamiens. Quelle que soit la vigueur de ses dénonciations des «deux superpuissances», l'impérialisme américain est toujours «l'ennemi numéro un des peuples». Comme d'autres impérialismes, (Japon, etc.), l'impérialisme russe peut être dupé, du moins indirectement.

Ce journal rend un grand service au marxisme-léninisme parce que dans cet exemple-ci, comme dans d'autres, il est clair que le révisionnisme hoxhien n'a pas un atome de différence, dans son essence, avec le révisionnisme maoïste: dans ce cas, la spéculation pour savoir quel ou quels impérialismes est ou sont le danger principal, pour ainsi liquider la révolution prolétarienne dans et contre tous les pays impérialistes; et pour savoir avec quel impérialisme ou «superpuissance» s'allier en sous-main. On trouve toujours des raisons pour expliquer que celui avec lequel on veut s'allier est le plus faible, cela n'a rien à voir avec l'analyse concrète effectuée à partir du point de vue de la Révolution Proletarienne Mondiale.

Nous ferons des commentaires supplémentaires sur ce livre et nous attendons avec plaisir la parution du second tome, même si cela ne sera qu'une longueur additionnelle à la corde que l'Union Bolchévique et les Bolchéviks en d'autres parties du monde sont déjà en train de nouer. Le révisionnisme, qu'il soit centriste ou autre, est allé aussi loin qu'il le pouvait dans son emprise incontestée sur les aspirations révolutionnaires du prolétariat et des peuples opprimés du monde.

Publié à l'origine dans
Révolution Proletarienne nos 15 et 16